



E L O G E

D E M. C A R R E.

LOUIS CARRÉ nâquit le 26. Juillet 1663. d'un bon Laboureur de Clofontaine près de Nangis en Brie. Son Pere le fit étudier pour être Prêtre, mais il ne s'y sentoit point appelé. Il fit cependant par obéissance trois années de Théologie, au bout desquelles comme il refusoit toujourns d'entrer dans les Ordres, son Pere cessa de lui fournir ce qui lui étoit nécessaire pour subsister à Paris. Assés souvent on se fait Ecclésiastique pour se sauver de l'indigence, il aima mieux tomber dans l'indigence que de se faire Ecclésiastique. On pourra juger par le reste de sa vie que l'extrême opposition qu'il avoit pour cet état, n'étoit fondée que sur ce qu'il en connoissoit trop bien les devoirs. La même cause qui l'en éloignoit l'en rendoit digne.

Sa mauvaise fortune produisit un grand bien. Il cherchoit un azile, & il en trouva un chés le R. P. Mallebranche, qui le prit pour écrire sous lui. De la ténébreuse philosophie scholastique, il fut tout d'un coup transporté à la source d'une philosophie lumineuse & brillante; là il vit tout changer de face, & un nouvel univers lui fut dévoilé. Il apprit sous un grand Maître les Mathématiques, & la plus sublime Métaphysique, & en même temps il prit pour lui un tendre attachement, qui fait l'éloge & du Maître & du Disciple. M. Carré se dépouilla si bien des Préjugés ordinaires, & se pénétra à tel point des principes qui lui furent enseignés, qu'il sembloit ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule: elle prit chés lui la place, & toute l'autorité des sens. Par exemple, il ne croyoit point que les Bêtes fussent de pures Machines, comme on le peut croire par un effort de raisonnement, & par la liai-

son d'un systême qui conduit là, il le croyoit comme on croit communément le contraire parce qu'on le voit, ou qu'on pense le voir. La persuasion artificielle de la Philosophie, quoique formée lentement par de longs circuits, égaloit en lui la persuasion la plus naturelle, & causée par les impressions les plus promptes & les plus vives. Ce qu'il croyoit, il le voyoit, au lieu que les autres croient ce qu'ils voyent.

Cependant il est encore infiniment plus facile d'être intimement persuadé des opinions de Théorie les plus contraires aux apparences, que d'être sincèrement & tranquillement au-dessus des passions. M. Carré, qui ne sçavoit pas abandonner ses principes à moitié chemin, étoit allé jusque là, & y avoit été d'autant plus obligé que le systême qu'il suivoit avec tant de goût est une union perpetuelle de la Philosophie & du Christianisme. Sa Métaphisique lui faisoit mépriser les causes occasionnelles des plaisirs, & l'attachoit à leur seule cause efficace, l'amour de l'Ordre imprimoit la justice dans le fond de son cœur, & lui rendoit tous ses devoirs délicieux. En un mot la Philosophie n'étoit point en lui une teinture legere, ni une décoration superficielle, c'étoit un sentiment profond, & une seconde nature difficile à distinguer d'avec la première.

Après avoir été 7 ans dans l'excellente École, où il avoit tant appris, le besoin de se faire quelque sorte d'établissement, & quelque fonds pour sa subsistance, l'obligea d'en sortir, & d'aller montrer en Ville les Mathématiques & la Philosophie, mais sur-tout cette Philosophie dont il étoit plein. Le rapport qu'elle a aux mœurs, & à la vraye felicité de l'Homme, la lui rendoit infiniment plus estimable que toute la Géométrie du monde. Il tâchoit même de faire en sorte que la Géométrie ne fût qu'un degré pour passer à sa chere Méthaphisique, c'étoit elle qu'il avoit toujours en vûë, & la plus grande joye étoit de lui faire quelque nouvelle conquête. Son zèle & ses soins eurent beaucoup de succès, il ne manquoit point les gens qu'il entreprenoit, à moins que ce ne fussent des Philosophes endurcis dans d'autres systêmes.

Je ne sçai par quelle destinée particulière il eut beaucoup de

Femmes pour disciples. La première de toutes qui s'aperçut bien vite qu'il avoit quantité de façons de parler vitieuses , lui dit qu'en revanche de la Philosophie qu'elle apprenoit de lui elle lui vouloit apprendre le François, & il reconnoissoit que sur ce point il avoit beaucoup profité avec elle. En général il faisoit cas de l'esprit des Femmes, même par rapport à la Philosophie, soit qu'il les trouvât plus dociles, parce qu'elles n'étoient prévenuës d'aucunes idées contraires, & qu'elles ne cherchoient qu'à entendre, & non à disputer; soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avoient une fois embrassé; soit enfin que ce fonds d'inclination qu'on a pour elles agit en lui sans qu'il s'en aperçût, & les lui fit paroître plus philosophes, ce qui étoit la plus grande parure qu'elles pussent avoir à ses yeux.

Son commerce avec elles avoit encore l'affaïsonnement du mystère, car elles ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit, que les sentimens naturels de leur cœur, & leur plus grande science doit toujours être d'observer jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance. Il ne nommoit donc jamais celles qu'il instruisoit, & il ne les voyoit presque qu'avec les précautions usitées pour un sujet fort différent. Outre les Femmes du monde, il avoit gagné aussi des Religieuses, encore plus dociles, plus appliquées, plus occupées de ce qui les touche. Enfin il se trouvoit à la tête d'un petit Empire inconnu, qui ne se soumettoit qu'aux lumières, & n'obéissoit qu'à des démonstrations.

L'occupation de montrer en Ville n'est guère moins opposée à l'étude, que la dissipation des plaisirs. Il est vrai qu'on s'affermir beaucoup dans ce qu'on sçavoit, mais il n'est guère possible de faire des acquisitions nouvelles, sur-tout quand on a le malheur d'être fort employé. Aussi s'en faut-il beaucoup que M. Carré n'ait été aussi loin dans les Mathématiques qu'il y pouvoit aller, il voyoit avec admiration & avec douleur le vol élevé & rapide que prenoient certains Géomètres du premier ordre, tandis que le soin de sa subsistance le tenoit malgré lui comme attaché sur la terre. Il les suivoit
 toujours

toujours des yeux, il se ménageoit le temps d'étudier à fond ce qu'ils donnoient au Public, il s'enrichissoit de leurs découvertes, & s'il regrettoit de n'en pas faire d'aussi brillantes, il regrettoit beaucoup moins la gloire qu'elles produisent, que le degré de science qui les produit.

M. Varignon qui a toujours apporté beaucoup de soin au choix des Eleves qu'il a nommés dans l'Académie, le prit pour le sien en 1697. M. Carré se crût obligé à mériter aux yeux du Public le titre d'Académicien, il surmonta sa répugnance naturelle pour l'impression, & donna le premier Corps d'ouvrage qui ait paru sur le Calcul Intégral. Il a pour titre *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, leurs Centres de Pesanteur, de Percussion & d'Oscillation en 1700*. Nous en parlâmes dans l'Hist. de cette même année *. La Preface de ce Livre ne le donne que pour une application la plus simple & la plus aisée du Calcul Intégral, elle le met à son juste prix, & n'est ni fastueuse, ni modeste, mais, ce qui vaut mieux que la modestie même, exactement vraie. L'Auteur vint dans la suite à reconnoître quelques fautes, qu'il eût eu la gloire d'avoir sans détour, & de corriger à une seconde Edition. * p. 100.
& suiv.

La destinée des Eleves de M. Varignon est de faire affés promptement leur chemin dans l'Académie, nous en avons dit la raison par avance. M. Carré devint en peu de temps Associé, & enfin Pensionnaire, fortune qui suffisoit à des desirs aussi moderés que les siens, & qui le mettoit en état de se livrer plus entièrement à l'étude. Comme il avoit une place de Mécanicien, il tourna ses principales vûes de ce côté-là, & embrassa tout ce qui appartenoit à la Musique, la Théorie du son, la description des différents Instruments, &c. il negligeoit la Musique entant qu'elle est la source d'un des plus grands plaisirs des sens, & s'y attachoit entant qu'elle demande une infinité de recherches fort épineuses. On a vû dans nos Histoires quelques ébauches de ses méditations sur ce sujet.

Ses travaux furent fort interrompus par une indisposition

Hist. 1711.

presque continuelle où il tomba, & qui ne fit qu'augmenter pendant les cinq ou six dernières années de sa vie. Son Estomac faisoit fort mal ses fonctions, & l'on a vû par la nature de son mal que des Acides très corrosifs, qui dominoient dans sa constitution, la ruinoient absolument. Incapable presque de toute étude, & encore plus de tout emploi utile, il trouva une retraite chés M. Chauvin Conseiller au Parlement, à qui j'ai refusé de supprimer ici son nom, malgré les instances très sérieuses qu'il m'en a faites. La seule incommodité qu'il recevoit de son Hôte étoit la difficulté de lui faire accepter les secours nécessaires, & l'art qu'il y falloit employer.

Après une assés longue alternative de rechûtes, & d'intervalles d'une très foible santé, enfin il tomba dans un état où il fut le premier à prononcer son *Arrest*. Il dit à un Prêtre qui, selon la pratique ordinaire, cherchoit des tours pour le préparer à la mort, qu'il y avoit long-temps que la Philosophie & la Religion lui avoient appris à mourir. Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner, & qu'il est encore étonnant qu'elles donnent toutes deux ensemble. Il comptoit tranquillement combien il lui restoit encore de jours à vivre, & enfin au dernier jour combien d'heures, car cette raison qu'il avoit tant cultivée fut respectée par la maladie. Deux heures avant sa mort, il fit brûler en sa présence beaucoup de Lettres de Femmes qu'il avoit. On comprend assés sur quoi ces Lettres rouloient, & que sa discretion étoit fort différente de celle qu'ont eüe en pareil cas quantité de gens d'une autre espece que lui. Il mourut le 11 Avril 1711.

Je n'ajouterais que quelques traits à tout ce qui a été dit sur son caractère. Il ne demandoit jamais deux fois ce qui lui étoit dû pour les peines qu'il avoit prises. On étoit libre d'en user mal avec lui, & par dessus cela on étoit encore sûr du secret. Il aimoit l'Académie des Sciences comme une seconde patrie, & il auroit fait pour elle des actions de Romain. Il est vrai que je n'en ai point d'autres preuves

que des discours qu'il m'a tenus en certaines occasions, mais ses discours étoient d'une exacte vérité, & prouvoient autant que les actions d'un autre. Je sçai encore que dans une des attaques dont il pensa mourir, il cherchoit des expédients pour se dérober à cet Eloge historique, que je dois à tous les Académiciens que nous perdons. Il falloit que sa modestie fût bien délicate pour craindre un Eloge aussi sincère, aussi simple, & où l'art de l'éloquence est aussi peu employé.

Il a laissé à l'Académie plusieurs Traités qu'il avoit faits sur différentes matières de Phisique ou de Mathématique, & par ce moyen elle se trouve sa Légataire universelle.

Sa Place de Mécanicien Pensionnaire a été remplie par M. de Reaumur.



Éloge de Louis Carré par FONTENELLE - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1711

MATHÉMATIQUE, GÉOMÉTRIE, MÉCANIQUE, PHYSIQUE
MALLEBRANCHE, RÉAUMUR
